

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales.—
 II Prières des Quarante-Heures. — III Le carême à la cathédrale.—
 IV Le carême à Notre-Dame. — V Le Père Lajoie.

AU PRONE

Le dimanche 23 mars

On annonce :

La fête de l'Annonciation, mardi (solennité le 4 mai, IIe dim.
 après Pâques).

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 23 mars

Office du III dim. du Carême, **semi-double** (privilegié contre
 tout office de 1e cl.); 2e or. **A cunctis**, 3e au **Omnipotens**; préf. du
 Carême. — Aux vêpres du dim., suffr.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 30 mars

Tous les titulaires dont l'office tombe du 8 mars au 18 mai, n'au-
 ront leur solennité que le IVe dimanche après Pâques, le IIe et le
 IIIe dimanche étant occupés par les solennités de l'Annonciation et
 de saint Joseph.

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi 25 mars — Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île.
 Jeudi 27 " — Saint-Valentin.
 Samedi 29 " — Sainte-Clotilde.

LE CAREME A LA CATHEDRALE

PREMIER DIMANCHE



EST M. l'abbé Emile Lambert, chancelier du diocèse, qui a prêché à la cathédrale, le premier sermon de la station quadragésimale, dimanche dernier. M. l'abbé Lambert étant des nôtres au palais archiépiscopal, nous ne dirons rien de tout le bien que nous pensons de sa doctrine très sûre, de sa manière d'exposer sobre et nette, de sa diction ou de son geste. Sa voix n'est peut-être pas très forte, elle pénètre bien cependant. Disons tout d'un mot : il est à la hauteur.

La station se prêche, cette année, sur l'évangile de chaque dimanche. Le prédicateur a donc traité, ce premier dimanche, de la tentation de Jésus au désert. Il s'agit, dit-il, d'un vrai drame, et il en situe le cadre. C'était à l'époque qui suivit le baptême de Notre-Seigneur par Jean le baptiste, et c'était sur le mont dit de la Quarantaine, près de Jéricho, dans le désert. Il n'y eut du fait, par conséquent, pas d'autres témoins que les anges de ténèbres d'abord, puis les anges de lumière. Comme Moïse et Elie, puis comme Jean, Jésus voulut se préparer à sa mission publique par la retraite. Le prince des anges de ténèbres, Lucifer devenu Satan, vint le tenter. " Dites à ces pierres de devenir du pain ", fit-il d'abord. C'était la tentation de la chair. " L'homme ne vit pas que de pain ", lui répartit Jésus. L'ayant transporté sur le haut du temple, le tentateur lui propose de se jeter à bas, car les anges veilleront sur lui. C'était la tentation de la présomption, fille de l'orgueil. " Il ne faut pas tenter Dieu ", riposte Jésus. Satan ramène Jésus sur le sommet de la montagne. " Adore-moi, ose-t-il dire, et je te donnerai tout ce que tu vois. " Mais Jésus coupe court à tout ce manège audacieux. " Va-t-en ", commande-t-il au malin, *Vade retro*. Et l'autre s'en alla vaincu.

C'était, celle-là, la tentation de la cupidité, fille de l'avarice. Et, l'obsession étant finie, le Christ vainqueur reçut les hommages des anges fidèles. Après quoi, il descendit de la montagne et commença à prêcher les hommes.

De ce récit évangélique, que nous résumons et condensons, bien entendu, l'orateur sacré prend occasion pour dire ce qu'est la tentation et quels sont ses effets. La tentation, explique-t-il, éprouve la vertu, puisqu'elle détourne du bien et pousse au mal. Dieu lui-même ne tente personne; c'est la triple concupiscence qui incite ainsi au mal: la concupiscence de la chair, la concupiscence de l'esprit et la concupiscence des yeux, c'est-à-dire la luxure, l'orgueil et l'avarice. Mais Dieu tolère et permet la tentation, parce qu'accidentellement il en peut résulter de bons effets. Notons toutefois, ajoute prudemment le prédicateur, qu'il ne faut pas s'exposer à la tentation sous prétexte d'en tirer du bien, car la nature est trop faible et le danger est trop grand.

“ La tentation, poursuit M. l'abbé Lambert, nous fait mesurer la corruption de notre nature, elle nous fait comprendre notre néant et la puissance de Dieu, elle secoue nos énergies, elle nous fait apprécier la persévérance. Le vent secoue les arbres mais il en nettoie les branches, la tentation remue et convertit. L'orage perturbe l'air mais il le purifie, la tentation trouble l'intelligence pour faire discerner le bien et rejeter le mal. La tempête bouleverse la mer mais c'est pour lui arracher des épaves précieuses, la tentation tire du coeur tourmenté comme l'océan des souvenirs du passé qui affermissent et rendent plus soucieux du devoir: souvenirs d'un âge tendre où la tentation semblait illusoire, souvenirs de la première communion à l'époque où l'on considérait une chute comme impossible, souvenirs des leçons familiales quand les parents demandaient pendant la prière de ne point succomber à la tentation! ”

Il reste à conclure, et M. le prédicateur propose une conclusion des plus pratiques et des plus naturelles : " Jésus et les saints, dit-il, par leurs exemples, nous exhortent à ne point succomber à la tentation. Les confesseurs ont résisté aux attrait du monde, les martyrs ont subi l'épreuve sanglante sans faiblir, les vierges ont vaincu les soubresauts de la chair en mâtant leur corps par d'austères mortifications. Ce que ceux-ci et celles-ci ont fait, ne pouvons-nous pas le faire nous-mêmes? Y a-t-il tant de différence entre leurs tentations et les nôtres? Ne sont-ils pas près de nous par la communion de l'église militante avec l'église triomphante? Leur souvenir est vivant, leurs actes manifestes et léger est l'espace qui sépare à la terre ceux dont l'âme est aux cieux. Que Jésus, après nous avoir soutenus dans les tentations de la vie et jusqu'aux affres de l'agonie, nous reçoive donc un jour en nous disant : " J'ai été tenté comme toi, tu as vaincu comme moi ! Viens, après avoir souffert les rudes épreuves de la terre, recevoir la couronne de vie! "

E.-J. A.

LE CAREME A NOTRE-DAME

PREMIER DIMANCHE

C'EST en 1888, il y a maintenant trente ans passés, que Mgr Soulé, évêque français de l'île de la Réunion, vint inaugurer les grandes prédications quadragésimales de Notre-Dame de Montréal. Depuis, la tradition s'est maintenue. Tous les ans, un prêtre de France, séculier ou régulier, parfois un évêque, paraît dans la chaire de notre vénérable église, le premier dimanche du carême. Et c'est toujours un événement. Une seule fois, croyons-nous, il y a quatre ans, l'honorable tâche fut confiée à un prêtre canadien, M. l'abbé Camille Roy, de Québec. L'orateur québécois ne fut en rien inférieur à ceux qui l'avait précédé. On a même

affirmé qu'il semblait mieux connaître les "travers" des Montréalais, ce qui se comprend très bien chez un Québécois. Nous nous sommes déjà permis d'écrire ici même, que, de temps en temps, les auditeurs de Notre-Dame verraient avec plaisir, pour cette station, revenir un Canadien. Il n'empêche que la tradition qui nous amène d'ordinaire un Français nous reste chère. La parole de Dieu, sur les lèvres d'un fils de France, a pour nous, en effet, un accent et des nuances qui ont une suavité particulière. Parce qu'ils nous viennent directement du "vieux pays", les prédicateurs français jouissent chez nous d'un prestige auquel aucun des nôtres ne saurait prétendre. Leur verbe nous touche à l'une des fibres les plus sensibles du cœur. Nous sommes si fiers, en les entendant, de nous reconnaître toujours des leurs. Nous les comprenons et ils nous comprennent! Et cela nous fait du bien à l'âme, cela nous repose des inepties de ceux qui nous accusent de parler patois. — ce patois que le général Pau disait récemment être celui des meilleurs orateurs de France!

Cette année, c'est le Père Paul Ferrand, prêtre missionnaire de Notre-Dame de Sion,¹ un homme de 32 ans, et — ce qui l'auréole à nos yeux superbement — un aumônier militaire qui a fait toute la campagne de 1914 à 1919 et mérité jusqu'à trois citations, qui a bien voulu accepter de nous venir prêcher la station. Nous l'avons entendu hier. Le meilleur éloge que nous puissions faire de lui, sa modestie nous pardonnera de le dire tout haut, c'est qu'il prêche l'évangile avec une simplicité vraiment apostolique. Son premier sermon tout entier, qui tendait à nous exposer la bonté du cœur de Jésus, fut une évocation des pages du saint livre. De temps en temps quelques souvenirs des faits de la grande guerre, dont on sent que son cœur est plein, ont jailli sur ses lèvres, qui illustraient sa

¹ Congrégation fondée en 1843 par les frères Ratisbonne, pour favoriser la conversion des Juifs.

pensée en la présentant sous la forme d'une image heureuse ou d'un exemple frappant. Mais le thème général restait bien une évocation de l'évangile. Et de cela, si ce n'était peut-être trop osé, nous le féliciterions de toute notre âme. La voix du distingué prédicateur ne nous a pas semblé répondre à toutes les exigences de l'immense vaisseau de Notre-Dame. Peut-être a-t-il débuté sur un ton trop élevé et trop aigu. Sur la fin de son discours, qui a duré tout juste cinquante minutes, il avait déjà mieux senti ce que la sonorité du vaste temple demande et ses beaux accents résonnaient plus justes. En tout cas, il a été écouté avec une attention soutenue et les trois quarts-d'heure qu'il nous a donnés ont semblé courts.

* * *

Le Père Ferrand, dans son " carême ", se propose de nous faire mieux connaître Jésus-Christ, car toute l'oeuvre de notre sanctification dépend de cette connaissance. On se sanctifie en imitant Notre-Seigneur, et, pour l'imiter, il faut d'abord le connaître. Or, où se trouve-t-il Notre-Seigneur? Dans l'évangile où sa vie mortelle nous est racontée, dans l'Eucharistie où il est réellement présent et aussi en nous-mêmes où il habite par sa grâce. Cherchons donc là Jésus. Nous souffrons de marcher dans les ténèbres et d'ignorer la véritable voie; or Jésus est la voie. Nous sommes affamés de vérité; or Jésus est la vérité. Nous voulons vivre, sortir de la médiocrité, nous élever; or Jésus est la vie. C'est pourquoi, annonce M. le prédicateur, dans ces conférences de carême, nous étudierons Jésus dans son coeur, dans sa doctrine, dans ses actes, dans son oeuvre l'Eglise, dans sa passion et enfin dans son Eucharistie.

Dans cette première conférence, le Père Ferrand va étudier le coeur de Jésus. Au passage déjà, dans cet exposé sommaire de tout ce qui doit constituer le thème de sa " station ", le

Révérénd Père a fait une allusion transparente à sa vie d'aumônier. En parlant de l'étude qu'il se propose de faire plus tard de Jésus dans sa passion, il a dit: " C'est là peut-être, dans ses souffrances, que Notre-Seigneur se révélera davantage à nous; car c'est en face de la souffrance que se montrent mieux la grandeur d'âme et la force de caractère. " Et, tout de suite, le souvenir de ses chers soldats marchant à l'attaque en août 1916 lui revient: " Nous avions l'ordre, dit-il, de nous faire hacher sur place plutôt que de céder. Nous fûmes hachés, mais l'ennemi ne passa pas. C'était à Verdun. Un pauvre enfant mortellement atteint me disait là: " Ah! c'est dur, mais c'est pour la France! " L'auditoire de Notre-Dame ne s'est pas demandé si ce trait venait bien en son lieu, alors que, dans cette émunération générale, l'annonce des autres sujets qui seront traités n'était ornée ainsi d'aucun trait semblable. Le souvenir avait jailli du coeur de l'aumônier-prédicateur, il alla droit au coeur de tous ses auditeurs.

Mais nous voici au sujet du jour: Jésus étudié dans son coeur. Le Père Ferrand, sans plus de recherches, ouvre l'évangile, et les petits tableaux oratoires se succèdent, qui nous font voir quel coeur est celui de Jésus, pour les petits enfants, pour le fils de la veuve de Naïm, pour la fille de Jaïre, pour Lazare de Béthanie, pour la ville coupable sur laquelle il pleure... " O pères et mères de famille, s'écrie le prédicateur, qui pleurez vos enfants — et certes il y en avait plusieurs dans l'immense auditoire que la guerre ou la récente épidémie ont plongés dans le deuil! — ô pères et mères, leur dit le prédicateur, venez donc au coeur de Jésus, à celui qui console! Entendez sa belle parole, qui contient tout son coeur: " Venez à moi, vous qui souffrez! " — " Que de fois, continue le Révérend Père, au cours de la grande guerre, j'ai éprouvé jusqu'ouï et combien en revenant à Notre-Seigneur nos chers soldats ou

leurs parents désolés se sentaient consolés et fortifiés! — Il y a quelques semaines, par exemple, une mère à qui j'avais annoncé la mort, juste avant l'armistice, de son quatrième fils, m'écrivait: " Mon coeur est brisé; mais c'est pour la patrie! Je prie le coeur de Jésus de me donner la force. " Répétons-le, il nous a semblé qu'une grande partie de l'art du Révérend Père est là. Ces petits traits, qu'on pourrait qualifier de hors-d'oeuvre en critique rigoureuse, arrivent à point, soulignent la vérité proposée sans insister trop. La rhétorique y perd peut-être, le coeur y gagne!

Et nous voici trop tôt arrivés à la conclusion de ce discours, très simple, sans apprêts, et pourtant singulièrement émouvant. Cette conclusion, elle est ce que tous attendaient: un cri de foi qui va s'appuyer encore sur un souvenir de la guerre récemment vécue: " Ah! si nous connaissions mieux Jésus-Christ, termine donc le Père Ferrand, s'il était davantage notre grand ami, comme nous serions plus chrétiens, plus forts et plus consolés dans la vie! Les soldats au front l'avaient bien compris qui cherchaient si souvent dans la communion — surtout aux heures particulièrement difficiles — la force et le courage surhumains dont ils avaient besoin et qu'ils ne trouvaient pas suffisamment en eux-mêmes. Je me rappellerai longtemps de ces communions à Verdun, dans l'horrible fournaise qu'était en particulier ce coin du front de France. Qu'elles étaient émouvantes et éloquentes, ces communions où les soldats venaient chercher auprès de Jésus-Christ la certitude de faire face au devoir sans défaillance! C'est qu'ils avaient entendu résonner suavement à leur coeur la parole tombée de celui du maître: " Venez à moi... et je vous consolerai, je vous fortifierai. "

Oui, vraiment, le Père Ferrand n'a peut-être pas l'action entraînante d'un Plessis ou d'un Rozier, il n'a pas non plus le

mordant d'un Desgranges ou le prenant d'un Poncheville, mais il prêche l'évangile avec onction et sa parole est bien apostolique. Osons lui dire respectueusement que si des orateurs sacrés plus fougueux que lui ont déjà paru sans doute dans notre chaire de Notre-Dame, il fera, lui, du bien aux âmes, autant sinon plus que personne.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

LE PERE LAJOIE

LE 16 août 1915 — il y aura bientôt quatre ans — notre *Semaine religieuse* offrait de loin ses hommages au vénéré Père Lajoie, supérieur général des Clercs de Saint-Viateur, en résidence près de Bruxelles en Belgique, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son généralat, alors qu'il touchait presque à ses quatre-vingt-dix-ans. " En dépit du poète, écrivions-nous, qui affirme que

Pèlerin du passé, le vieillard de cent ans,
Est un hôte oublié sur la barque du temps,

l'excellent et toujours vigoureux Père Lajoie, qui s'achemine allègrement vers sa centième année, n'est, nulle part, un oublié. On se souvient de lui au Canada, surtout dans cette région de Joliette, où il vécut de 1846 à 1880 et où il a laissé tant d'oeuvres de bien et tant d'amis fidèles. " Et, en union avec tous ses fils en Dieu, nous souhaitons au vénérable supérieur nonagénaire d'être encore longtemps conservé à l'affection de tous les siens. On nous le disait, récemment encore, si frais, si dispos et si rose sous la neige des ans, les lignes qu'il écrivait à ses fils, jusqu'à cet hiver, étaient tracées d'une main si ferme

et en caractères si nets, que nous espérons vraiment qu'il verra sa centième année. Ses religieux en avaient, eux aussi, la confiance, et, à bon droit, certes, ils se montraient fiers de l'extraordinaire vigueur de leur vénéré père.

Et maintenant, pour eux et pour nous, c'est le deuil et c'est la tristesse. Le Père Lajoie n'est plus. Il s'est éteint doucement, à la maison généralice de Bruxelles, le 1er mars 1919, dans la quatre-vingt-treizième année de son âge, la soixante-douzième de sa vie religieuse, la soixante-septième de son sacerdoce et la vingt-neuvième de son généralat. Nous nous inclinons avec un respect profond devant la tombe de ce prêtre religieux admirable, qui vécut si longtemps, et dont la vie, toute pleine, ne connut pas de défaillances. On l'a dit déjà, une telle vie honore toute une race et elle devra s'écrire. Aux chers religieux de Saint-Viateur, les maîtres aimés de notre première jeunesse, et à leurs nombreux amis de Joliette et d'ailleurs, nous offrons l'expression émue de notre respectueuse et profonde sympathie.

* * *

Pascal Lajoie était né, à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, le 29 mars 1826. Il fit ses études classiques à l'ancien collège de Chambly, dont le curé Mignault, qui a maintenant là sa statue devant l'église en face de l'incomparable " bassin ", était alors le supérieur. Le jeune Lajoie passa ensuite deux ans au grand séminaire de Montréal. A 20 ans, en 1846, on le trouve instituteur à Sainte-Elisabeth-de-Joliette. L'année d'ensuite, en 1847, les Clercs de Saint-Viateur étant venus, par les soins de M. Barthélémy Joliette et de Mgr Bourget, s'établir à Joliette, le jeune instituteur joignit leurs rangs et devint l'un de leurs premiers novices. Il fut ordonné prêtre, au Sault-au-Récollet, le 12 septembre 1852, par Mgr Bourget. Tour à tour

professeur ou directeur, il continua à vivre au Collège Joliette. Il fut un an directeur du Collège de Chambly (1856-1857), puis revint à Joliette. En 1860, étant allé assisté au chapitre de la communauté à Vourles, il était nommé maître des novices en France et le fut trois ans. De retour au pays, en 1864, il était nommé curé de l'importante paroisse de Joliette, poste qu'il occupa pendant seize ans. En même temps, il devenait le supérieur provincial de sa communauté en 1870 et était nommé vicaire-forain en 1872. A 44 ou 46 ans, le Père Lajoie était donc déjà l'homme de confiance de ses supérieurs et un supérieur lui-même qu'affectionnaient tous ceux qui étaient placés sous sa juridiction et même tous ceux qui l'approchaient. Il était, dans la région joliettaine, l'homme de conseil par excellence. Son presbytère était des plus hospitaliers. Ses paroissiens l'aimaient et le vénéraient. Il faut avoir entendu quelques anciens parler de ces temps déjà éloignés — par exemple M. le curé Dugas, de Saint-Polycarpe, ou son ami M. le curé Richard, de Verdun — pour comprendre en quelle haute estime on tenait à Joliette le curé-provincial! C'était un fervent de Mgr Bourget, un curé modèle, un supérieur sage et prudent, un manieur d'hommes, en un mot, en même temps qu'un faconnneur d'âmes. Après le curé Manseau et avant les deux MM. Beaudry — auxquels nous rendions ici hommage tout récemment — le Père Lajoie fut sûrement l'un des grands artisans du progrès de l'intéressante petite ville, alors naissante ou presque, et aujourd'hui si florissante sous la houlette de ses évêques, qu'a fondée à l'*Industrie*, l'honorable Barthélémy Joliette vers 1843. Aussi, répétons-le, son souvenir est-il resté bien vivant à Joliette. Après quarante ans, il n'est personne, dans cette ville et dans cette région, qui ne sache son nom, ses oeuvres et ses mérites.

, * * *

Le Père Lajoie avait 54 ans, lorsque, au chapitre de sa communauté, tenu à Vourles, près de Lyon, au bureau de l'Institut, en 1880, il fut élu vicaire-général des Viateurs. La confiance de ses distingués collègues l'appelait certes à un haut poste d'honneur; mais elle l'enlevait à Joliette et au Canada. Il ne devait plus nous revenir qu'en passant, pour la visite officielle de ses religieux, et continuer désormais à résider au généralat en France. Dix ans plus tard, en 1890, le 17 août, le chapitre général des Viateurs, réuni encore à Vourles, acceptait la démission du Père Gonnet, le troisième successeur du fondateur, le Père Querbes, et élisait à sa place le Père Lajoie qui devait gouverner l'Institut jusqu'à sa mort.

Ce qu'il fut là-bas, pour la chère communauté dont il était maintenant le père à un titre si éminent, nous ne saurions mieux le dire qu'en reproduisant une partie de la notice biographique que l'on a publiée au lendemain de sa mort. "Dix ans après son arrivée en France, y lisons-nous, le Père Lajoie était élevé à la charge de supérieur général, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-neuf ans, au milieu des plus grandes épreuves suscitées par la persécution religieuse. En 1903 le supérieur et son conseil, qui s'étaient installés à Paris quelques années auparavant, durent prendre le chemin de l'exil. Ils allèrent s'établir sur la terre hospitalière de Belgique, à Aerschot d'abord, puis à Bruxelles. C'est là que le bon Père Lajoie, à l'occasion de ses 60 ans de prêtrise, en 1912, reçut la visite du cardinal Vincent Vannutelli, venu de Rome pour apporter au vénérable jubilaire un rescrit autographe du Saint-Père et lui présenter ses félicitations personnelles. Puis arrivèrent les horreurs de la guerre et de l'occupation allemande. Pendant quatre ans, le Père Lajoie endura avec

une constance héroïque et un calme abandon à la divine Providence les privations matérielles et morales que laissent supposer l'état de guerre et la séparation d'avec le reste du monde. Ses fils spirituels d'Amérique lui avaient obtenu au début de l'occupation, par l'entremise du gouvernement américain, l'autorisation de Berlin de se transporter en Amérique. Mais le dévoué supérieur refusa de faire usage de ses passeports. "— "Malgré son éloignement, continue la notice que nous citons, le Père Lajoie, avait conservé au fond de son coeur l'attachement à la patrie canadienne. Il aimait à en recevoir des nouvelles et s'intéressait aux destinées du Canada après bientôt quarante ans de séparation. Les Joliettains n'ont pas, eux non plus, perdu le souvenir, fait de vénération reconnaissante, de l'ancien directeur du collège et de l'ancien curé de Joliette. "

* * *

Oui, c'est bien cela, le Père Lajoie, était resté canadien dans l'âme. On nous pardonnera d'évoquer quelques souvenirs personnels qui l'établissent après beaucoup d'autres. Il était supérieur général à Vourles depuis un an à peine quand, à l'automne de 1891, nous arrivâmes chez lui, en route pour Rome. Quel accueil, plein de condescendance et de bonté, il fit au jeune prêtre-étudiant qu'un ami de son Institut (l'ancien curé Auclair de Saint-Jean-Baptiste de Montréal) lui envoyait au passage! Et plus tard, au cours de l'été 1894, quand nous revînmes à Vourles pour trois semaines, l'accueil ne fut pas moins paternel. Le regretté Père Coutu était alors maître des novices. Quelles bonnes soirées nous avons passées avec le Père général et lui à la résidence des Pères, sur cette jolie colline de Vourles qui regarde au loin Lyon et sa vallée! Toute l'histoire de Joliette, de Montréal, de Mgr Bourget, des choses

de Laval, des difficultés de l'heure et des promesses d'avenir de notre cher Canada y passa tour à tour. Le Père Lajoie était là-dessus intarissable. Certes, il aimait la France. Rien de ce qui la touchait ne lui était indifférent. Il voyait déjà pour elle poindre l'orage et même il appréhendait la grande guerre qui devait venir. Il avait confiance quand même au génie et à la vitalité de la race et il escomptait la victoire avec conviction. Oui, certes, il aimait la France. Mais, le plus souvent, sa pensée se tournait vers le Canada. Ah ! son pays, comme il l'aimait ! " Là aussi, disait-il, il y aura des luttes : mais là aussi, il y aura des victoires à enregistrer ! Vous verrez cela, mon jeune ami. Et moi de même, ajoutait-il en souriant, j'en verrai quelque chose, car j'ai bonne envie de vivre. " Il y a de cela vingt-cinq ans. Le Père Lajoie avait déjà à cette époque 68 ans. Et il a vu Joliette devenir une ville épiscopale, il a même assisté en 1904 au sacre de feu Mgr Archambeault. Il a vu son Institut grandir et prospérer magnifiquement, surtout au Canada. Il a entendu venir jusqu'à lui les échos du Congrès eucharistique de 1910 et ceux du Congrès du parler français de 1912 ! Et, d'autre part, s'il a dû subir les rigueurs de l'exil et s'il a connu l'envahissement des Allemands jusque dans sa propre maison, il a aussi vu les Allemands s'en aller de Belgique et de France et il a perçu les espoirs qu'a fait naître là-bas l'*union sacrée*. Vraiment, si le bon Dieu ne lui a pas ménagé les épreuves, il a sûrement accordé aussi au Père Lajoie plus d'une consolation, et des plus hautes, de celles qui allaient le mieux à sa grande et belle âme.

• • •

M. Omer Héroux a écrit excellemment, l'autre soir (3 mars), que " l'observateur le plus distrait ne saurait s'empêcher de penser que celui-là doit être très grand qui fut choisi parmi

tous ses frères pour conduire l'action commune", et " qu'il suffit de voir ce que font autour de nous les Viateurs pour deviner quelle doit être l'importance de l'oeuvre que dirigea pendant tant d'années, à travers le monde, le vieillard illustre et modeste que la mort vient de coucher au tombeau. " C'est très juste, et nous louons de tout coeur le journaliste toujours en éveil qu'est M. Héroux d'en avoir profité pour rendre un bel hommage aux qualités apostoliques de nos religieux et de nos religieuses du Canada.

De tous ces apôtres canadiens, par sa longue vie, par la haute position qu'il occupa dans son Institut, par ses rares qualités de sûreté de jugement, de calme et de maîtrise de lui-même, le Père Lajoie a été l'un des plus remarquables. Il a fait aimer en France le nom canadien. Il a fait honneur à son pays d'origine, auquel du reste, il fut toujours si attaché. Jusqu'à ces tout derniers temps, alors même, écrivait-il, que ses yeux affaiblis ne lui permettaient plus de se relire, il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs de ses " anciens " de Joliette. Il ne voulut pas, nous l'avons vu, profiter de l'autorisation que ses religieux avaient obtenue pour lui de l'autorité allemande et il ne se décida pas à entreprendre un dernier voyage pour revenir au Canada. Il écrivait plaisamment à ce sujet: " Un vieux meuble peut encore paraître assez bien, quand on le laisse en place; mais il ne faut pas y toucher, encore moins le déplacer. " Sans doute, il estima préférable, pour donner l'exemple jusqu'à la fin, de rester là-bas, en pays occupé, au poste de souffrance que la Providence lui avait assigné. Mais quel soulagement pour son coeur de patriote, cela se sentait au bout de sa plume, quand il put écrire en novembre dernier, en parlant des Allemands: " Enfin, ils sont partis! " Ce fut l'une de ses dernières joies, mais non pas, croyons-nous, la dernière absolument. Non, la toute

dernière, ce fut l'arrivée, près de lui, à Bruxelles, du bon Père Roberge, qu'il avait appelé à la maison généralice, pour succéder, dans ses conseils, au regretté Père Coutu. On s'est même demandé au Canada si la joie qu'il en éprouva n'aura pas hâté sa fin en lui donnant trop d'émotion.

* * *

Quoiqu'il en soit, et bien que nous n'en connaissions pas tous les détails, sa fin paraît avoir été assez rapide. Jusqu'à ces dernières semaines, le vénérable nonagénaire avait joui d'une excellente santé. Au commencement de février, il dut garder la chambre et, depuis, il n'avait pas cessé de décliner jusqu'au dénouement fatal.

A la maison provinciale d'Outremont, à Montréal, le samedi, 8 mars, on a chanté un service solennel pour le repos de l'âme du regretté supérieur général. Mgr Georges Gauthier, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr l'archevêque, avait tenu à être présent. Beaucoup de prêtres, la plupart des anciens de Joliette, assistaient à la cérémonie funèbre. Dans toutes les maisons de l'Institut, on priera ainsi, sans doute, pour le vénéré Père supérieur que Dieu a voulu rappeler à lui. Mais il nous semble bien que, sans prévenir en rien les jugements de l'Eglise, on sera en même temps porté à l'invoquer. Car, pour tous, le Père Lajoie, c'était un véritable saint.

Qu'on nous permette de déposer sur sa tombe, au milieu de tant d'autres, nos modestes hommages. Heureux ceux qui meurent, comme lui, les mains pleines d'oeuvres et de mérites !
Beati qui in Domino moriuntur !

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.